

2. LA PLACE DE LA LUTTE ARMÉE DANS LA REVOLUTION LATINO-AMERICAINE

Les thèses de Régis Debray ont été connues et diffusées en Amérique Latine alors que leur auteur était fait prisonnier par les gorilles boliviens et alors que ceux-ci montaient l'énorme farce juridique destinée à discréditer non seulement la guérilla bolivienne mais l'ensemble du mouvement révolutionnaire latino-américain. Malgré l'importance des questions soulevées dans le livre de Debray, il n'était alors pas possible de les discuter à fond et sans passion. L'heure était plutôt à la solidarité. Et pourtant, la suite des événements en Bolivie, l'assassinat du Che et les besoins vitaux de la lutte dans tout le continent, tout cela rendait absolument urgente une discussion approfondie. Nous ne croyons pas que la solidarité ne soit plus à l'ordre du jour, mais nous croyons aussi qu'il n'est plus possible d'ajourner ce débat d'un seul pour, Et cela non pas pour répondre aux livres ou à la personne de Debray en tant que tels, mais surtout parce que ses thèses constituent la théorisation la plus achevée dans certain nombre d'idées présentes à « l'état pratique » dans l'expérience révolutionnaire de ces dix dernières années en Amérique Latine. C'est exactement ces « vérités implicites » qu'il s'agit de dépasser si l'on veut comprendre les raisons des échecs mais aussi des victoires de ces différentes expériences et si l'on veut porter la lutte à un niveau plus élevé.

Il faut dire que Debray a su distinguer un certain nombre de particularités de la guérilla en Amérique Latine qui la différencient d'une façon générale de la guérilla asiatique (expériences chinoises, vietnamiennes) : il n'y a pas de soulèvement paysan à l'origine de la lutte armée latino-américaine, il n'y est pas possible de garder longtemps des « zones libérées », la préparation politique des paysans est impossible avant le déclenchement du foyer, « l'autodéfense armée » n'est pas réalisable, etc. (1). Et finalement, la guérilla est définie par Debray en tant que « force stratégique mobile », ce sur quoi nous sommes d'accord, mais pour cela il faudrait avoir de la stratégie une conception bien différente de celle de Debray. En effet, dans sa polémique avec Sweezy à propos de la « stratégie cubaine », Debray décrit la stratégie en tant que « préoccupation bourgeoise » et préconise une « lente ascension de la tactique à la stratégie ». Nous verrons par la suite à quelles conclusions il est emmené à partir de cette méthode pragmatique d'aborder les questions de stratégie.

Dans la conception débrayiste, la guérilla, transformée en Armée Populaire, devra encercler les villes à partir des campagnes, et cela jusqu'au moment où la grève générale dans les villes portera le « coup de grâce » au régime. Le rôle des villes est limité aux actions de sabotage, à l'appui logistique pour la guérilla, et à ce « coup de grâce » à l'appareil de répression ; le rôle politique joué par la guérilla au sein du mouvement de masse, ainsi que la préparation de ce mouvement sont à tel point négligés dans le schéma débrayiste que l'on est amené à se demander comment une telle grève générale pourrait s'organiser.

Il y a là deux exemples mal assimilés : d'abord celui des révolutions asiatiques, auxquelles Debray a emprunté la notion d'Armée Populaire. Aussi bien dans la Révolution chinoise que dans la Révolution vietnamienne, il s'agit fondamentalement d'une lutte paysanne contre les relations féodales à la campagne contre l'occupation impérialiste. Cela a permis la formation d'armées paysannes composées de centaines de milliers et même de millions de combattants, capables en conséquence d'encercler les villes qui étaient restées rela-

(1) Il faudrait à ce sujet ajouter que l'autodéfense des mineurs boliviens, par exemple, n'est devenue inopérante que lorsque la classe ouvrière avait perdu l'initiative politique, après le reflux de la révolution.